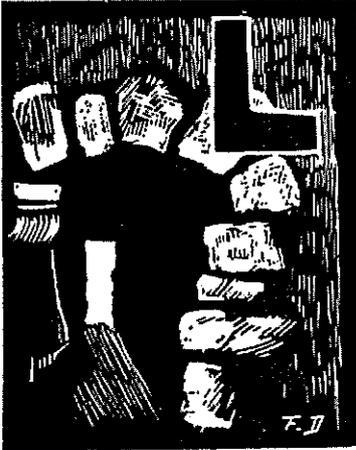


LE CHATEAU DE LA MALLERÉE



SOUPIRAIL

Le château de la Mallerée, qui vient de s'écrouler en partie, faute d'entretien, datait du XII^e siècle. Il se composait essentiellement d'un grand donjon carré à trois étages, entouré de toutes parts par un fossé très profond. Devant la façade s'élevait une tour carrée surmontée d'une loge avec mâchicoulis qui surplombait l'entrée du pont-levis. A côté, mais en dehors des fossés, il y avait une petite chapelle sous le patronage de saint Genès. L'intérieur du château paraît avoir été décoré de façon assez luxueuse, surtout le premier étage où l'on voyait encore, il y a cinquante ans, les traces de fresques très curieuses. Il y avait aussi deux belles cheminées monumentales qui ont été enlevées en 1922 et transportées dans un château moderne des environs de Vallon, ainsi que l'escalier en pierre de la tour.

Le nom de Mallerée, mauvaise chose, chose ou lieu maudit, vient du premier possesseur du château qui passait pour avoir vendu son âme au Diable en échange d'un trésor. Ce chrétien de mauvais aloi, et qu'on soupçonnait de judaïsme et de sorcellerie (car il se livrait à l'usure et à d'autres pratiques diaboliques), était devenu la terreur de la contrée; son nom seul était une sorte d'épouvante pour les habitants des chaumières voisines. Sans autre compagnon qu'un énorme dogue portant un collier à pointes acérées, il avait coutume de se promener dans la partie la plus sauvage du bois voisin. Ce qui donnait plus de force à la croyance populaire, c'est qu'on le voyait souvent assis au pied d'un énorme chêne frappé de la foudre et que de vieilles traditions désignaient sous le nom de « l'arbre maudit ». C'était, disait-on, au pied de ce chêne que, jadis, un sire des Crozes avait été tué par son frère pendant qu'il se reposait des fatigues de la chasse; depuis, on voyait errer dans ce lieu l'âme du défunt, et le soir, quand les derniers rayons du soleil quittaient l'horizon, des gémissements partaient de l'intérieur de cet arbre dont l'approche était redoutée.

Prenant prétexte de ces mauvais bruits, mais, en réalité, ayant grande envie de s'approprier le trésor, Humbaud de l'Ours vint avec ses hommes d'armes investir le château; il y pénétra sans difficulté, mais eut beau le visiter dans tous ses coins et recoins, il ne trouva rien: le maître de céans avait disparu avec ses richesses et oncques ne le revit jamais. On supposa que le Diable l'avait emporté en exécution du pacte qu'ils avaient conclu.



RUINES DU CHATEAU DE LA MALLERÉE

Les années s'écoulaient, et le chêne maudit avait de plus en plus mauvaise réputation. Un berger avait juré sur sa foi que, le lendemain de la disparition du vieux seigneur, une voix lamentable s'était fait entendre près de l'arbre fatal, et que des cris lugubres s'étaient longtemps prolongés. De plus, l'énorme tronc que le temps avait rongé prenait le soir un aspect extraordinaire : il devenait lumineux, et sa lumière phosphorescente ajoutait encore quelque chose de fantastique aux légendes de l'arbre diabolique.

Le nouveau sire, fatigué de toutes ces histoires, décida de faire abattre l'arbre maudit : dès les premiers coups, la hache pénétra dans une excavation que le temps avait creusée du sommet à la base du tronc. O surprise, des ossements humains, les débris d'un cadavre, sont là. A cette vue la hache s'échappe des mains du bûcheron, qui s'enfuit épouvanté. Un vieux soldat que ce spectacle étonne plus qu'il ne l'effraye, ramasse la cognée, frappe, et, redoublant d'efforts, parvient à dégager, avec les débris d'un squelette, une cassette remplie de pièces d'or et de bijoux.

Alors tout s'expliqua : l'ancien seigneur avait fui du château par une issue secrète et s'était réfugié dans le vieux tronc avec son trésor, pour échapper aux soldats du sire de l'Ours; après qu'il s'y fut introduit, l'espèce de poussière qui l'avait trompé sur la profondeur de la cavité s'affaissa sous ses pieds, il tomba tout à fait au fond et ne put ressortir. De la sorte, l'arbre maudit était devenu son tombeau, et les gémissements qu'avait entendus le berger n'étaient autres que les cris qu'il poussait pour appeler à l'aide, tout en multipliant ses efforts pour échapper au supplice que la Providence lui avait réservé.

Quelque cent ans plus tard, tout au début du XIV^e siècle, le château appartenait à une jeune femme, Brunissande, fille du dernier sire de la Mallerée et unique héritière de ses domaines. La jeune châtelaine avait à peine dix-huit ans. La noblesse et la grâce brillaient dans toute sa personne; sa grande beauté lui avait attiré de nombreux prétendants, mais son tuteur, le sire de la Voreille, ne se pressait pas de la marier, car il préférerait conserver le plus longtemps possible l'administration de son héritage. Parmi ses prétendants, le sire de Villebret et Jean de la Garde, seigneur de Lignerolles, semblaient plus particulièrement plaire à Brunissande, mais celle-ci n'avait encore montré aucune préférence jusqu'à un tournoi qui eut lieu à Montluçon en sa présence. Ce furent justement le sire de Villebret et Jean de la Garde qui comptèrent le plus grand nombre de victoires: suivant l'usage, ils devaient combattre l'un contre l'autre et le vainqueur être proclamé le héros du tournoi. La lice se resserre, le sire de Villebret entraîne son adversaire près de la tribune, il veut combattre, il veut vaincre sous les yeux de Brunissande. Vain espoir, tous les coups qu'il porte sont parés; presque tous ceux qui lui sont portés l'atteignent; hors d'haleine, repoussé jusque contre la barrière, il est au moment de se voir vaincu. Oubliant les lois de la chevalerie qui défendent de frapper le coursier, il porte dans les yeux du cheval de son adversaire une atteinte imprévue. L'animal épouvanté se cabre et se renverse sur son cavalier. A ce spectacle un cri douloureux s'élève de la tribune, il a été poussé par Brunissande qui tombe évanouie. Un secret impénétrable jusqu'à ce jour est révélé : Brunissande aime le sire de la Garde !

Le sire de Villebret se retire de la lice les traits altérés et l'esprit inquiet; il est fâché de n'avoir pas profité de l'occasion pour percer son rival d'un coup de lance et médite de ténébreux projets. Pour parvenir à son but, il décide d'employer la ruse et fait donner au sire de la Voreille le faux avis d'une attaque sur ses propres domaines. Trompé par cet avis, le sire quitte la Mallerée, laissant le manoir et sa pupille presque sans défense.

Brunissande était dans la chapelle bâtie près de son château, elle venait de communier et priait avec ferveur la Vierge dont la fête se célébrait le lendemain 15 août, quand le guetteur placé dans la loge de la tour poussa un cri d'alarme. Il venait d'apercevoir une troupe d'hommes armés qui arrivait au grand galop. Brunissande achevait sa dernière prière, le vieux chapelain, sans prendre le temps de quitter ses habits sacerdotaux, sort avec elle par une porte voisine de l'autel; ils regagnent en courant le château dont ils franchissent la porte : le pont-levis est levé et la herse baissée juste au moment où arrivent les assaillants. Cependant, Pierre Chastenet, le frère de lait de Brunissande, a pu s'enfuir et il court chercher du renfort au château de la Garde.

Arrivé au fossé, le sire de Villebret met pied à terre ; ne voyant aucun défenseur aux créneaux du château, il fait établir un pont de planches sur le fossé, puis, avec une poutre servant de bélier, il fait enfoncer la porte et la herse, et pénètre dans la tour ; sur le seuil, le vieux chapelain se précipite au-devant de lui le crucifix à la main. L'impie renverse le vieillard, foule aux pieds l'image du Sauveur et court vers Brunissande.

Elle monte l'escalier qui se présente devant elle ! Le sire la poursuit d'étage en étage; elle se trouve enfin dans la loge qui domine la tour. Plus d'issue, plus d'espoir ! Il va l'atteindre... Elle s'élanche sur le parapet... il tend le bras pour la retenir; il ne saisit qu'une écharpe blanche. Brunissande s'est précipitée du haut de la tour !

Cependant le chevalier de la Garde arrivait en toute hâte; il monte en courant l'escalier et arrive sur la plate-forme au moment où Brunissande venait de se jeter en bas pour échapper à son ravisseur ; alors, puisant de nouvelles forces dans son désespoir, il se jette sur son rival qu'il parvient à frapper et à étendre sur le carreau. Le sire de Villebret se relève d'un air menaçant, mais Jean de la Garde le frappe à nouveau et lui donne le coup de la mort.

La défaite des soldats de Villebret suit de près la mort de leur chef. Étonnés d'une attaque à laquelle ils ne s'attendaient pas, ils cessent bientôt de combattre et se précipitent sur le pont-levis pour prendre la fuite.

Lorsque le désordre de la bataille a enfin cessé, et qu'il est plus facile de se reconnaître, on ne retrouve plus ni Brunissande, ni le chevalier de la Garde. On parcourt en tous sens le château, les fortifications et les appartements en désordre. A force de recherches le chevalier est trouvé gisant dans la loge du guetteur, auprès du cadavre du sire de Villebret; il n'était que blessé assez grièvement; on le rappelle facilement à la vie. Brunissande est aussi trouvée, étendue sans connaissance dans l'une des salles. En se précipitant de la tour elle était tombée au bord du fossé sur un sol très humide et couvert d'un épais gazon, circonstances qui avaient beaucoup

adouci la gravité de sa chute. Après être restée quelque temps sans mouvement, la jeune femme s'était relevée et s'était efforcée de pénétrer au fond du château pour y chercher un refuge. A ce moment, épuisée de douleur et de crainte, elle avait perdu connaissance et s'était affaissée sur elle-même. La jeune châtelaine, après avoir reçu quelques soins, recouvre bientôt ses esprits, et la première parole qu'elle prononce est le nom de son libérateur.

Un mois après ces événements, dans la chapelle qui avoisine le château, Jean de la Garde épousait la belle Brunissande de la Mallerée, réunissant les deux seigneuries de Lignerolles et de la Mallerée et devenant ainsi l'un des plus riches sires du pays.

Pour montrer le grand amour qu'il avait pour sa belle épouse et son ferme désir de lui être fidèle, le chevalier de la Garde abolit à cette occasion, sur toute l'étendue de ses domaines, les droits de jambage et de prélibation, et les remplaça par une redevance composée d'un coq blanc, emblème de la virilité du nouvel époux; d'une géline noire, représentant la nouvelle épousée, et d'un œuf, emblème de la fécondité ! Et durant toute la vie du bon chevalier et tant que ses descendants conservèrent la terre de la Mallerée, le lendemain de chaque mariage on voyait arriver dans la cour du château un cortège singulier, composé du nouveau marié conduisant quatre grands bœufs qui traînaient un char sur lequel étaient placés un coq blanc, une géline noire et un bel œuf reposant sur un tas de mousse.



VIEILLE CHEMINÉE DE LA MALLERÉE